

Amour et haine

(Marc 14.1-26)

Joe Schubert

Au 14ème chapitre de Marc, l'auteur place deux événements côte à côte, de manière à créer un fort contraste. Comme un artiste, Marc trace deux lignes de vérité, la première au sujet de l'amour et son parallèle au sujet de la haine.

La description de la haine des principaux sacrificateurs est suivie immédiatement de l'histoire de l'acte de bienveillance de Marie de Béthanie, qui oint la tête de Jésus avec du parfum. La haine grandissante de Judas, qui se termine par son acte de trahison, est suivie de l'histoire de l'amour du Christ pour les apôtres, démontré lors du dernier repas. Amour et haine, haine et amour : deux sentiments opposés, qui vont main dans la main.

I. HAINE : LES PRINCIPAUX SACRIFICATEURS ET LES SCRIBES (14.1-2)

La fête de Pâque et des pains sans levain devait avoir lieu deux jours après. Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchaient comment se saisir de Jésus par ruse et le mettre à mort. Car ils disaient : Pas en pleine fête, afin qu'il n'y ait pas de tumulte parmi le peuple (14.1-2).

Ces principaux sacrificateurs savaient qu'ils ne disposaient pas de beaucoup de temps pour résoudre le problème que Jésus leur posait. Il fallait agir vite, car la fête de Pâque était proche. Selon l'historien Josèphe, écrivant au 1er siècle, la Pâque pouvait rassembler jusqu'à trois millions de personnes à Jérusalem, venus du monde entier. Les principaux sacrificateurs ne souhaitaient pas faire exécuter Jésus pendant la semaine de la Pâque, en raison de sa popularité

avec le peuple. Arrêter Jésus en pleine fête pouvait facilement provoquer une émeute. Selon Marc, on était à deux jours de l'ouverture officielle de la fête. Ainsi, la menace des sacrificateurs et des scribes prenait un caractère très urgent. Cette urgence caractérise toujours la haine, qui ne peut jamais attendre. Elle doit saisir la première occasion pour faire son travail diabolique. Ces chefs détestaient Jésus parce que son enseignement et sa manière de vivre les condamnaient. Ils se présentaient comme les hommes de Dieu ; mais Jésus continuait d'exposer leur hypocrisie pour qui voulait la voir. Ils n'avaient donc d'autre choix que de le détruire.

II. AMOUR : MARIE (14.3-9)

Par un contraste marquant, Marc raconte ensuite un incident ayant lieu à Béthanie, en dehors de Jérusalem. Le caractère touchant de cette histoire vient du fait qu'il s'agit du dernier acte de gentillesse fait à Jésus avant sa mort. Le verset 3 révèle que Jésus était "à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux" lorsqu'une femme entra "pendant qu'il se trouvait à table". Marc n'identifie pas cette femme, mais le récit parallèle, dans l'Évangile de Jean, dit qu'il s'agissait de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, amis intimes de Jésus à Béthanie.

Une femme entra pendant qu'il se trouvait à table. Elle tenait un vase d'albâtre qui renfermait un parfum de nard pur de grand prix ; elle brisa le vase et répandit le parfum sur la tête de Jésus. Quelques-uns exprimèrent entre eux leur indignation : A quoi bon perdre ce parfum ? On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres. Et ils s'irritaient contre cette femme. Mais Jésus dit : Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la

peine ? Elle a fait une bonne action à mon égard ; car vous avez toujours les pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous le voulez, mais moi, vous ne m'avez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle a pu ; elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où la bonne nouvelle sera prêchée dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait (14.3-9).

Nous ne savons rien de plus sur Simon le lépreux, qui avait peut-être été guéri auparavant par Jésus. Il avait sans doute gardé le nom "le lépreux" pour le distinguer d'autres qui portaient le nom de Simon, très populaire au 1er siècle en Palestine. Il est probable que Simon avait donné cette fête en l'honneur du Seigneur, et qu'il y avait aussi invité les apôtres ; quelques autres amis, comme Marie, Marthe et peut-être aussi Lazare, amis de Béthanie, étaient également présents.

Essayons d'imaginer la scène. Marie entre lentement dans la salle où se trouve Jésus. Elle a les yeux fixés sur ses mains, car elle porte avec soin un beau vase en albâtre, pleine d'un parfum précieux de grand prix. Elle vient directement vers Jésus et s'agenouille à côté de lui. Après un petit instant d'indécision, elle se ressaisit et brise énergiquement le col du vase et verse le contenu sur la tête de Jésus. Les autres invités, intrigués par ce geste, observent. Leurs réactions varient. Certains sont remplis d'une sorte de bienveillante approbation ; d'autres sont stupéfaits et interdits ; d'autres encore sont consternés. Judas devient le porte-parole de ces derniers. Sa colère vive s'enflamme devant ce qu'il considère comme un acte outrageusement extravagant. Quand il parle, sa voix est saccadée. Nous nous demandons la véritable signification de ses paroles : "Pourquoi ce gaspillage ? Ce parfum aurait pu être vendu pour le salaire de plus d'un an de travail, et l'argent donné aux pauvres." A ces paroles, l'ambiance dans la pièce est transformée. D'autres se joignent aux protestations. "Pourquoi, oui, pourquoi ?"

Cette interrogation correspond très bien à ce que nous savons de Judas. Il se souciait plus du gaspillage de l'argent que des besoins des pauvres, car selon Jean, il était le trésorier du groupe des disciples, et il était devenu un voleur. Il gérait bien l'argent, mais il était aussi malhonnête.

Il existera toujours des gens pour mettre une

valeur monétaire sur toutes choses. Ce sont les gens qui connaissent le prix de tout et la valeur de rien. Cette histoire en Marc 14 nous est donnée pour nous aider à comprendre l'erreur de cette mauvaise perspective sur la vie, à voir combien nous interprétons mal la vie si nous ne l'abordons qu'en termes d'argent.

Dans sa réaction au geste de Marie, le Seigneur suggère cinq vérités qui en font un incident majeur d'une grande valeur.

D'abord, Jésus appelle ce geste une "bonne action", sans doute en raison de son extravagance. Marie ne garda aucun parfum dans le vase, mais elle en cassa le col, le rendant inapte à tout service ultérieur, et versa tout sur la tête de Jésus. Le parfum était coûteux, d'un prix d'environ trois cents deniers, comme Judas le calcula avec son esprit d'ordinateur. Les commentateurs estiment les trois cents deniers comme l'équivalent du salaire annuel d'un ouvrier de l'époque. Imaginons donc la somme d'argent versée sur Jésus ! Judas s'exclama : "Quel gaspillage ! Vous avez jeté tout cet argent par les fenêtres en le versant sur la tête de Jésus !" Mais Jésus dit : "C'est un très beau geste. Elle n'en a rien gardé pour elle-même." L'extravagance même de cet acte fit sa beauté.

Ensuite, Jésus annonce que Marie a fait la bonne chose au bon moment, une chose pour laquelle l'heure est venue. Il dit en somme : "Il est bien de faire du bien pour les pauvres, et vous pouvez le faire à tout moment, car ils seront toujours avec vous. Mais il existe des occasions qui doivent être saisies au vol, car elles ne se présenteront jamais plus." Marie connaissait cette vérité ; son cœur sensible avait exigé qu'elle agisse à cet instant précis.

Certaines occasions ne se présentent qu'une seule fois. Il pourrait s'agir d'un acte très simple, comme une lettre à écrire pour dire merci à un ami, ou pour dire "Je t'aime" à un bien-aimé. Malheureusement, ces impulsions sont souvent étouffées dans l'œuf. Notre monde serait bien plus agréable s'il existait plus de gens comme Marie, qui agit sur une impulsion d'amour, sachant que le moment passé, elle n'en aurait jamais plus la possibilité. Combien ce dernier geste généreux et impulsif de bienveillance dut réchauffer le cœur de Jésus !

Ensuite, dit Jésus, Marie fit ce qu'elle pouvait. Ne pouvant faire autre chose pour montrer son

amour, elle fit ce qui lui était possible. Le Seigneur souligna cette action à cause de sa nature pratique. Quelqu'un a écrit :

Je ne suis qu'une personne,
mais je suis une personne.
Je ne peux pas tout faire,
mais je peux faire quelque chose.
Ce que je peux faire,
je dois faire.
Ce que je dois faire,
je le ferai, Dieu m'est témoin.

Vous ne pouvez pas nourrir les pauvres du monde, mais vous pouvez en nourrir un ou deux. Vous ne pouvez pas encourager toutes les personnes seules, mais vous pouvez en aider une ou deux. Marie fit ce qu'elle pouvait, et c'est tout ce que Dieu demande de nous tous. Si vous pensez que votre vie est morne et que vous n'avez aucune opportunité de rendre service, vous vous trompez. Vous pouvez faire quelque chose aujourd'hui, sachant que Dieu prendra votre geste, il le fera sien et il le multipliera pour en produire des résultats spectaculaires et considérables.

Jésus dit ensuite que le geste de Marie démontrait un souci extrêmement perspicace ("Elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture"). Quand on lit les Évangiles, on note avec intérêt le nombre de fois où Jésus annonce sa mort. Les apôtres ne le croient pas, et ne veulent même pas en entendre parler. Ils désirent plutôt que Jésus bannisse cette pensée de sa tête. Mais cette femme le croit, et elle fait ce geste afin de le préparer pour cette mort. Elle a compris que Jésus est venu dans le but de donner sa vie et cette vérité l'a motivée. Sachant qu'elle n'aura pas l'occasion, après sa mort, de trouver son corps et de l'oindre pour la sépulture selon la tradition juive, elle le fait avant sa passion, au moment opportun. Quelle consolation pour Jésus ! Parmi tous les amis autour de lui, seule cette femme possède la sensibilité de cœur pour savoir ce qui se passe réellement. Rien n'est plus reconfortant que d'être compris dans ce que nous essayons de faire. Et rien n'est plus frustrant que d'être mal compris. Ce geste de compréhension de la part de Marie doit vraiment encourager le Maître.

Enfin, ce que fit Marie était mémorable, dit Jésus. Il promet au verset 9 que dans le monde entier, on parlera de ce geste, "en mémoire" d'elle. Aujourd'hui, deux mille ans plus tard,

nous accomplissons ses paroles en parlant de cet acte d'amour de Marie de Béthanie, qui oignit la tête de notre Seigneur.

III. HAINE : JUDAS (14.10-11)

Marc respecte son schéma et se tourne immédiatement vers le contraste à cette belle histoire d'amour. Il met à côté de ce beau geste de Marie l'histoire de la terrible trahison de Judas.

Judas Iscariot, l'un des douze, alla trouver les principaux sacrificateurs afin de leur livrer Jésus. Ils l'écoutèrent avec joie et promirent de lui donner de l'argent. Et Judas cherchait une occasion favorable pour le livrer (14.10-11).

Voici l'une des sections les plus tristes de l'histoire de Judas, car il s'agit du moment où il est allé vers les autorités juives avec l'intention de trahir le Seigneur. Certains commentateurs, essayant d'excuser Judas, disent qu'il s'est tout simplement trompé. Selon eux, Judas, comme d'autres apôtres, attendait un royaume et un Messie terrestres ; il est donc allé vers les chefs des Juifs dans l'intention de faire avancer les choses, de forcer la main de Jésus et de précipiter l'établissement du royaume qui, selon lui, devait venir sur la terre. Mais ce genre d'explication ne cadre pas bien avec le texte. Marc et les autres Évangiles disent que l'intention de Judas était bien de trahir Jésus et ce, à cause de sa cupidité. Selon Matthieu, Judas a même demandé aux autorités combien d'argent elles lui donneraient pour livrer Jésus. Après ce marchandage, ils sont tombés d'accord sur le prix de trente pièces d'argent. Selon Jean, Judas était le trésorier du groupe des apôtres et il avait pris depuis longtemps l'habitude de puiser dans la bourse commune. Jean et Luc disent tous deux, pour expliquer le comportement de Judas, que le diable était entré en lui. Voilà exactement ce qui s'est passé, en fin de compte.

IV. AMOUR : LE REPAS (14.12-26)

Par contraste, à présent Marc met dans son récit un autre thème d'amour. Dans cette section, il nous montre l'amour de Christ au moment de son dernier repas avec ses apôtres :

Le premier jour des pains sans levain où l'on immolait la Pâque, les disciples de Jésus lui dirent : Où veux-tu que nous allions te préparer le repas de la Pâque ? Il envoya deux de ses

disciples et leur dit : Allez à la ville ; un homme portant une cruche d'eau vous rencontrera ; suivez-le, et là où il entrera, dites au maître de la maison : Le Maître dit : Où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera une grande chambre haute, aménagée et toute prête : c'est là que vous nous préparerez (la Pâque). Les disciples partirent, arrivèrent à la ville, trouvèrent les choses comme il le leur avait dit, et préparèrent la Pâque (14.12-16).

Comme ce fut le cas pour l'âne sur lequel Jésus entra dans Jérusalem au début de cette dernière semaine de sa vie, Jésus avait fait auparavant des arrangements pour manger ce dernier repas avec ses apôtres. Il était rare de rencontrer un homme portant une cruche d'eau, car ceci était le travail des femmes. Ce signal pré-arrangé était donc facilement repéré dans la foule et les apôtres suivirent à la lettre les instructions de Jésus. Une fois dans la chambre haute, ils préparèrent le repas de la Pâque.

Le soir venu, il arriva avec les douze. Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus dit : En vérité, je vous le dis, l'un de vous qui mange avec moi me livrera. Ils commencèrent à s'attrister et à lui dire l'un après l'autre : Est-ce moi ? Il leur répondit : L'un des douze, celui qui met avec moi la main dans le même plat. Le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui est écrit de lui. Mais malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'homme est livré ! Mieux vaudrait pour cet homme ne pas être né (14.17-21).

Lorsque Jésus révéla aux apôtres que l'un d'eux allait le trahir, personne n'accusa personne. Au lieu de cela, chacun s'examina soi-même, se demandant s'il n'était pas, quelque part, coupable. Ils reconnurent ce sentiment que nous avons tous, de quelque mal en nous, d'un mal qui pourrait ressortir et nous faire faire quelque chose d'horrible, si les circonstances s'y prêtaient. Ce genre de méfiance à l'égard de soi-même était à l'esprit de chaque apôtre en cette occasion.

Pour répondre à la question : "Est-ce moi ?", Jésus dit qu'il s'agissait de quelqu'un qui mettait "la main dans le même plat", donc qui mangeait avec lui. Ainsi, Jésus transmettait deux vérités à Judas. La première était un dernier appel d'amour : "Judas, je sais ce que tu vas faire. Ne veux-tu pas, même maintenant, y renoncer ?" La deuxième était un avertissement. Jésus voulait que Judas connaisse les conséquences de ce qu'il projetait dans son cœur.

Mais Jésus ne força pas Judas. Sans aucun doute, il avait le pouvoir de l'empêcher par la force d'accomplir son plan. Mais il respecta la volonté de Judas et ne voulut pas l'obliger à faire ce qui était contre sa volonté humaine. Il nous traite de la même manière. Dieu nous donne une volonté qui est libre. Son amour nous interpelle, sa vérité nous avertit, mais il ne nous contraint pas. En fin de compte, nous sommes seuls responsables de nos péchés.

Selon l'Évangile de Jean, Jésus dit à Judas : "Ce que tu fais, fais-le vite" (Jn 13.27). Mais avant le départ de celui-ci, Jésus annonça aux autres apôtres qu'il devait s'en aller, "selon ce qui est écrit de lui". Or, les prophètes de l'Ancien Testament avaient prédit que le Messie serait trahi pas l'un des siens. Jésus annonçait donc l'accomplissement de cette prophétie.

Le malheur qu'il prononce sur l'auteur de ce méfait ne suggère pas que celui-ci n'avait pas d'autre alternative, car il s'agissait de son propre choix. Le malheur venait à cause, justement, de ce choix.

Lorsque Jésus dit : "Mieux vaudrait pour cet homme ne pas être né", il s'agit des paroles les plus solennelles, les plus horribles qu'il ait jamais prononcées. Pourrait-il jamais dire une chose pareille à votre sujet ou au mien ?

Voici donc la dernière scène :

Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, et après avoir dit la bénédiction, il le rompit et le leur donna en disant : Prenez, ceci est mon corps. Il prit ensuite une coupe, et après avoir rendu grâce, il la leur donna, et ils en burent tous. Et il leur dit : Ceci est mon sang (le sang) de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup. En vérité, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau, dans le royaume de Dieu. Après avoir chanté (les psaumes), ils se rendirent au mont des Oliviers (14.22-26).

Comme un ami qui va partir met entre nos mains un objet en nous demandant de penser à lui chaque fois que nous le regardons, Jésus donna un simple repas par lequel ses disciples devaient se souvenir de lui. Le repas de Pâque qu'ils observaient consistait en un agneau mâle d'un an et sans tâche, des herbes amères, du pain sans levain et du fruit de la vigne. Jésus prit ces deux derniers éléments simples du repas et leur octroya une signification spirituelle profonde. Prenant le pain et le rompant, il dit que ce pain était son corps. Prenant la coupe du fruit de la vigne, il

l'identifia au sang de l'alliance, versé pour le monde. Il rappela à ses disciples qu'il était arrivé, en effet, à la fin de son ministère, et qu'il ne boirait plus de ce fruit de la vigne avant de le boire dans le royaume de Dieu, l'Église. Ainsi, de cette manière très simple, Jésus institua la commémoration que nous appelons le repas du Seigneur. Chaque fois que l'Église se rassemble pour prendre ce repas, Jésus est présent avec elle. Il est au milieu d'elle quand elle rompt le pain et boit la coupe en mémoire de son corps et son sang. Ainsi, par cette chaîne faite de maillons hebdomadaires, l'observation du Repas du Seigneur liera le deuxième avènement du Christ avec sa première venue.

Plusieurs années plus tard, l'apôtre Paul réfléchit sur cette nuit dans la vie de Jésus, et il écrit aux Corinthiens :

Car moi, j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis. Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain et, après avoir rendu grâces, le rompit et dit : Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé (il prit) la coupe et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne (1 Co 11.23-26).

Les chrétiens du monde entier continueront chaque semaine à rompre le pain et à boire la coupe, jusqu'à ce que le Seigneur revienne. Par ce simple repas, nous déclarons à tous ceux qui veulent entendre que Jésus va revenir, que nous sommes son peuple, rachetés de nos péchés par

son sang, le sang qui scella la nouvelle alliance et établit notre nouvelle relation avec Dieu.

Le Fils vers nous est descendu,
Son sang pour tous fut répandu,
Et c'est au bois qu'il fut pendu.
Agneau de Dieu, reviens !

Christ voulut par le saint repas
Que tous annoncent son trépas,
Qu'ainsi l'on ne l'oublie pas.
Agneau de Dieu, reviens !

Il nous donna le pain, le vin :
Symboles de son don divin ;
Jésus-Christ n'est pas mort en vain.
Agneau de Dieu, reviens !

Chaque semaine, au premier jour,
Celui qui croit en son retour
Veut faire ce geste à son tour.
Agneau de Dieu, reviens !

Ce geste est-il futilité ?
Non, car Christ est ressuscité,
Monté préparer la cité.
Agneau de Dieu, reviens¹ !

CONCLUSION

Tout dans notre religion repose sur le roc de Jésus et son amour. Jamais personne n'a aimé plus que lui, jamais personne n'a été plus haï. La réponse — soit d'amour, soit de haine — dépendait du cœur de chaque individu concerné. Il en est de même pour nous aujourd'hui. Si l'amour du Christ trouve une réponse authentique dans votre cœur, décidez de lui donner toute votre vie ! ◆

¹M.-C. Arnell, "Le Fils vers nous est descendu" (Paris et Liège : *Chante Mon Cœur*, 1990), N° 454, avec permission.